

RUMBA

Le trio

Ils se sont rencontrés au début des années 90, au cours d'une tournée théâtrale dans le Calvados. Depuis, leurs filmographies respectives se croisent régulièrement. En quinze ans de collaboration, ils ont développé une dynamique de création collective.

Abel & Gordon

Fiona Gordon, née en Australie en 1957, de nationalité canadienne, et Dominique Abel, né à Thuin en 1957, de nationalité belge, vivent ensemble à Bruxelles. De 1980 à 1982, Fiona, diplômée en Art Dramatique à l'Université de Windsor (Canada) et Dominique, diplômé en Sciences Economiques à Louvain-la-Neuve (Belgique) étudient le théâtre à Paris avec Jacques Lecoq, Monika Pagneux et Philippe Gaulier.

Ils créent ensuite 4 spectacles burlesques et visuels qu'ils promènent non stop jusqu'à ce jour : *la Danse des poules*, *l'Évasion*, *Poison* et *l'Histoire sans gravité*. Dans les années 90, ils font leurs premiers pas au cinéma, avec 3 courts-métrages :

Merci Cupidon (coréalisé avec Bruno Romy en 1994)

Rosita (1997)

Walking On the Wild Side (2000)

En 2004 ils coréalisent avec Bruno Romy leur premier long-métrage, *l'Iceberg*.

Bruno Romy

Bruno Romy vit à Caen, où il est né en 1958.

Il a été prof de maths, gérant de supermarché, clown, régisseur de théâtre... puis a commencé à réaliser des films.

Il a à son actif de nombreux courts-métrages :

la Fiancée (1987), **Twenturie** (3 courts - 1988),

le Visiteur (moyen-métrage - 1989),

Dialogues d'autochtones (moyen-métrage - 1990),

Version originale (1991), **Vroum** (1992),

la Poupée (1993 - avec Abel & Gordon comme comédiens - film primé à Cork, Clermont-Ferrand, Vendôme), **Merci Cupidon** (1994 - coréalisation avec Abel & Gordon), **Water Closet** (1997 - clip du groupe Les Elles), **le Bar des amants** (1997 - long-métrage), **Marnie** (2001 - série de courts écrite et réalisée avec Jacques Luley, Isaac Azoulay et Fiona Gordon),

la Reine de l'iode (2002),

les Portraits de Camille (2002 - série de courts),

Je suis lune (2003).

En 2005, il coréalise *l'Iceberg* avec Abel & Gordon. Aujourd'hui il donne des cours de cinéma au collège lycée expérimental d'Hérouville St Clair à Caen.

2008 (sortie France : 10 septembre 2008) - Belgique / France - couleur - 1h17

film de **Dominique Abel, Fiona Gordon et Bruno Romy** (réalisation et scénario)

image : **Claire Childéric** - montage : **Sandrine Deegen** - premier assistant réalisateur : **Pierrick Vautier** - décors : **Nicolas Girault** - costumes : **Claire Dubien** effets visuels : **Mikael Tanguy** - son : **Fred Meert, Gilles Laurent et Manu de Boissieu** - scripte : **Cécile Berges** - production : **MK2 et Courage Mon Amour** - producteurs : **Marin & Nathanaël Karmitz, Charles Gilbert et Abel & Gordon** - distributeur : **MK2 Diffusion**.

avec : **Dominique Abel** (Dom), **Fiona Gordon** (Fiona), **Philippe Martz** (Gérard), **Bruno Romy** (le voleur de pains au chocolat), **Clément Morel**.

COURT MÉTRAGE : TANGHI ARGENTINI

2006— Belgique — couleur — 14 mn - VO

film de **Guido Thys** - scénario : **Geert Verbanck** - image : **Fran van den Eeden** - montage : **Alain Dessauvage** - musique : **Allan Muller** - son : **Pedro van den Eecken**

- production : **Another Dimension on an Idea**

avec : **Hilde Norga, Koen van Impe, Dirk van Dikck**

Malgré l'ambiance froide et anonyme qui règne sur son lieu de travail, un employé tente d'apporter un peu de bonheur à ses collègues. À la place des traditionnels cadeaux de Noël, il a décidé de leur offrir quelque chose de vrai et de précieux.

Tanghi Argentini est une fable humaniste qui remporta un grand succès au Festival de Clermont-Ferrand en 2007. Partant d'un environnement déshumanisé (l'entreprise) pour exprimer un message d'espoir et d'entraide, le film de Guido Thys séduit par la générosité qu'il partage avec son personnage principal. La quête de celui-ci est un leurre puisque ce qu'il recherche en fait, c'est de faire le bonheur des autres, pas le sien. Si *Tanghi Argentini* repose sur une forme de chute, on apprécie ici qu'elle soit tout sauf cynique. Le public du plus grand festival du court métrage de France et du monde ne s'y est pas trompé en lui décernant son prix. **R.A.D.**

NOTE SUR LE FILM

LE THÈME

Notre film raconte la quête burlesque d'un couple heureux, totalement abandonné par la chance, qui court après le bonheur perdu et s'en éloigne un peu plus à chaque pas. Il parle de la maladresse humaine, de la fragilité du bonheur et du besoin d'amour. Le destin cruel et malicieux qui s'acharne à faire trébucher nos héros dérisoires révèle le côté insubmersible de l'être humain, son optimisme sans cesse renouvelé, son espoir inépuisable. Que reste-t-il quand on perd tout ce qui fait notre bonheur ? Pour nos personnages au bout du voyage ce qu'il reste, c'est l'amour, égratigné, fragile, mais bien vivant.

LA POÉSIE BURLESQUE

Nos références sont les clowns du cinéma muet, ces artistes excentriques qui ont pu jouer sur deux axes : un cinéma populaire, drôle, accessible et un cinéma d'auteur inventif et raffiné. Notre style est guidé par quelques choix : un jeu physique et visuel, centré sur le langage du corps. Une narration simple pour que le spectateur s'intéresse au jeu des acteurs plus qu'à la complexité du scénario. Un sens de l'auto-dérision : nous recherchons le rire, mais pas n'importe quel rire, pas un rire qui naît de la moquerie ou de la parodie, mais un rire de complicité avec nos personnages, un rire d'empathie, d'identification.

LE CADRE ET LE JEU

L'immobilité du cadre est importante dans notre style visuel. La fixité met l'accent sur le cadre et le contenu de l'image. Elle permet de jouer avec les entrées, les sorties, les détails et les surprises des arrières-plans. Elle met le mouvement et le corps des acteurs en évidence. Le plan-séquence donne aux comédiens la possibilité de prendre un élan dans le jeu et d'apporter un souffle humain à la narration.

LES EFFETS SPECIAUX

Les trucs, les astuces, les inventions artisanales (nuit américaine, cache-contre-cache, rétro-projection,...) nous attirent davantage que les effets digitaux car ils ont une empreinte humaine à laquelle nous tenons. Ils alimentent la connivence que nous cherchons avec le public. La pluie, l'incendie, le vent, l'accident, les ombres nous inspirent par leur potentiel imaginaire et poétique.

LA RUMBA

Dans nos créations théâtrales, il y a toujours eu de la danse. On invente les chorégraphies qui sont un mélange personnel d'adresse et d'humour. Les inspirations sont multiples : danse clownesque, contemporaine, comédie musicale... La rumba évoque pour nous quelque chose de profond, de physique, de sensuel. Dès les premières improvisations, nos danses avaient l'allure des parades nuptiales du monde animalier. La rumba est une racine musicale qui a bourgeonné. Les boléro, cha-cha, son, mambo, salsa... en sont les ramifications. Le choix musical du film gravite autour de Cuba dans les années 50 mais plusieurs interprètes sont portoricains, et l'on doit certainement dire merci

à la moitié des musiciens d'Amérique et d'Afrique qui ont mis leur patte dans cette musique-là.

LE TOURNAGE

Notre deuxième tournage a duré neuf semaines, c'était agréable, sans stress (ou presque). On a tourné en France, dans la Manche, un coin qu'on aime pour les gens qui y vivent, avec un petit saut de deux semaines autour des très belles falaises près d'Étretat. Notre quartier général était situé dans un ancien hôpital militaire à Cherbourg. On s'y est isolé pour tourner de nombreuses séquences, on y vivait aussi. L'institut des Métiers du Cinéma, qui est installé là, nous a bien aidés, notamment avec des super-stagiaires.

Dominique Abel, Fiona Gordon et Bruno Romy

Le récit se fait de la manière la plus basique possible, à travers des jeux corporels et sonores qui privilégient les lignes d'expression schématiques. Tout s'organise dans un premier temps sur le mode de la répétition des mots, des gestes : les élèves sortent de l'école en hurlant de bonheur, quelques secondes après les profs rejouent la scène à l'identique. On découvre ainsi avec amusement une série de tableaux vivants parfaitement rythmés, très colorés, légèrement farfelus et orchestrés avec une rigueur toute géométrique. Cette immersion totale dans le cinéma burlesque [réduit aujourd'hui à être une composante parmi d'autres de certaines comédies] donne à *Rumba* un charme anachronique et une fraîcheur incontestable, d'autant plus que les cinéastes investissent de manière toute personnelle le genre en le mêlant avec grâce à la danse. Une question pourtant nous taraude : le film ne risque-t-il pas de tourner en rond à force d'être aussi carré ? Que nenni ! Le trio d'acteurs-réalisateurs — Abel, Gordon, Romy (qui ont signé *L'Iceberg*) —, pas dupe de ce piège, sait rompre à temps son système bien vissé. Un accident de voiture chamboule cruellement la donne : Fiona se retrouve unijambiste et ne cesse de s'emmêler les béquilles tandis que Dom perd la mémoire et donc le fil de tout ce qu'il fait. C'est évidemment dans ce climat tragique, confronté à une soudaine fragilité physique et mentale, que *Rumba*, rappelant les univers de Tati et de Kaurismäki, s'épanouit pleinement. Le quotidien du couple prend alors une tournure épique, ne pouvant plus communiquer aussi simplement qu'avant. La belle idée du film est d'aller le plus loin possible dans sa logique de dérèglement et dans la voie mélodramatique qu'il ouvre. Dès lors, le rebond qui précède la chute s'avère particulièrement jouissif et porteur de toute la profondeur existentielle dont est capable le burlesque, cet art de retourner les obstacles en force co(s)mique.

Amélie Dubois - Les Inrockuptibles

Ce que l'on aime dans *Rumba*, le deuxième long métrage d'un déjà fameux trio belge (le premier s'appelait *L'Iceberg*, en 2005), c'est leur humour noir. Témoin, cette inénarrable séquence, étirée à l'extrême, comme chez Blake Edwards, où, de retour dans sa classe, Fiona clopine jusqu'à son bureau avec ses béquilles. Elle cherche à garder son équilibre, n'y parvient pas, laisse échapper un dossier, tente de le rattraper, manque de s'effondrer, mais repousse, à chaque fois, ses élèves qui cherchent à l'aider. « No please, no ! », dit-elle, toujours très pro. On assiste, alors, à une suite insensée de glissades, de torsades, de pirouettes, style triple axel. Jusqu'à la chute finale, fatale... Ce que filment ces trois lascars doués, ce sont les corps. Pas forcément beaux, comme pouvaient l'être ceux des comédies musicales hollywoodiennes des années 50. Mais suffisamment souples et élastiques pour rebondir, sans cesse, contre la méchanceté du monde. En apparence, le film ressemble à un travelling avant vers le désastre : Dom et Fiona perdent qui la tête, qui une jambe, leur maison brûle, ils sont séparés, Fiona imagine même que son homme, son Dom, est mort et lui ne se souvient pas d'elle, là où il a échoué... Mais non. Le bonheur finit par rejaillir sur les héros comme un boomerang, exactement comme la fleur que lance Fiona en hommage à celui qu'elle croit mort lui revient en pleine face, à chaque tentative, poussée par le vent... Paradoxalement, c'est une douceur tenace que l'on emporte de ce film léger et inventif, qui pose sur un monde pas vraiment rose un regard d'enfant. Les personnages y sont tous des clowns, au sens le plus noble du terme, drôles et pathétiques, emportés comme des fétus de paille par les drames de leur vie, mais sauvés, en définitive, par une force en eux dont ils ne soupçonnent même pas l'existence : la pureté. Manque, peut-être, par moments, une certaine ampleur... Courage mon amour : c'est le nom, étrange et joli, de la boîte de production des trois acolytes. Et c'est exactement ce qu'on aurait envie de leur dire. Mieux : « Encore un petit effort, mes amours » ! Un poil de profondeur supplémentaire dans l'absurde, et vous atteindrez ce que vous frôlez déjà : l'art de Keaton, de Tati ou de Pierre Etaix. Et que vous atteignez lors du petit moment magique où, alors que Dom et Fiona semblent ployer sous les coups du sort, ce sont leurs ombres, reflétées sur un mur, qui soudain se mettent à danser la rumba.

Pierre Murat - Télérama - septembre 2008

Cet enchaînement de tragédies fait l'objet de l'un des films les plus optimistes et souriants qui soient. Disciples de Buster Keaton (la scène de la maison qui prend feu), de Jacques Tati (la plage d'Étretat), de W. C. Fields (l'art de se brosser les dents à deux devant le même lavabo) ou d'Aki Kaurismäki, ces burlesques imposent un univers coloré, poétique, où malchances, obstacles et handicaps sont exploités à la fois comme détonateurs de comique et comme arguments supplémentaires pour se rapprocher l'un de l'autre. Devenue infirme, l'épouse a plus de raisons qu'auparavant d'être portée dans les bras de son compagnon, innocente béquille, et à qui elle est reliée par un spaghetti géant ou le fil de laine rouge d'une robe malencontreusement détricotée. Parades nuptiales des séquences musicales ou gags nourris d'autodérision : les plans sont fixes, très peu dialogues, curieux clés déplacements clans l'espace et amateurs d'objets incongrus. À leur sens de l'observation (subtil et ludique), ce duo burlesque marie un goût effréné pour la chorégraphie des corps, les gestuelles cocasses, sportives, sensuelles, déglinguées.

Jean-Luc Douin - Le Monde